

Dans l'océan de la vie

Marie-Christine Lesage

Numéro 92 (3), 1999

Sens et sacré

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16474ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lesage, M.-C. (1999). Dans l'océan de la vie. *Jeu*, (92), 123–127.

Dans l'océan de la vie



Pol Pelletier dans *Océan*
(Compagnie Pol Pelletier,
1995). Photo : Yves
Provencher.

Les spectacles autobiographiques de Pol Pelletier s'enracinent tous dans un espace collectif, le « je » servant de tremplin à une réflexion sensible sur nos valeurs collectives et sur notre rapport intérieur à un monde dont le sens, plus que jamais, nous échappe. Si c'est tout un pan de notre histoire collective qu'elle a rappelé – non sans douleur – à notre mémoire avec *Joie*, dans *Océan* elle esquisse les contours de la quête spirituelle amorcée à la suite du sentiment d'échec qui a suivi l'effondrement du rêve collectif des années 1960 et 1970. À la lumière de cette quête, elle tente de repenser en profondeur l'art de l'acteur dans *Or*.

Au sein de cette trilogie, *Océan* se distingue comme une pierre blanche sur le difficile chemin du sacrifice du moi, de l'*ego*, si valorisé dans notre culture. C'est en puisant à même la pensée orientale que Pol Pelletier s'est engagée dans cette voie : « Je suis béate/ Je m'abandonne/ Je me disloque/ Je me liquéfie/ C'est le début de la fin de Pol Pelletier ! » dit-elle dans *Océan*. Ce sentiment d'abord douloureux de la dissolution du moi est le point de départ de sa quête spirituelle qui la mènera jusqu'en Inde, à Poona, au Centre de méditation Shru Rajneesh, du nom du maître spirituel qui, chaque jour, donne des conférences devant deux mille disciples. C'est avec beaucoup d'humour qu'elle relate ses réticences à accepter de se soumettre à l'anonymat d'une telle foule en adoration devant cet homme, tout en reconnaissant son magnétisme et sa présence puissante : « Qu'est-ce qu'il fait pour attirer tous les regards à lui ? C'est incompréhensible, il ne fait rien ! Quelle leçon de théâtre ! [...] Non ! N'entre pas. Non ! Reste là. Je suis seule souveraine et maîtresse de ma vie et de mes actes. » (p. 21) Cette

1. *Océan*, inédit, p. 6. Le numéro de la page sera désormais inscrit entre parenthèses après la citation.

expérience de la méditation, ponctuée de reculs et de réflexes de méfiance, lui révélera finalement combien le « mental » raisonneur et ratiocineur est le nœud qui empêche que cet abandon du corps et de l'esprit ait lieu. L'abandon de l'esprit, c'est l'absence de pensées – « Je m'allongeais, complètement réveillée, les yeux ouverts, dans une sérénité si totale que sourire semblait superflu, lisse comme l'intérieur d'une huître [...] sans une seule pensée » (p. 33) – qui redonne à l'être sa conscience et sa présence au monde, trop souvent brouillées par un enchevêtrement chaotique de pensées et d'affects confus.

La spiritualité chez Pelletier a peu à voir avec une religion ou une morale ; il s'agit d'une connaissance empirique des états de la conscience et de l'énergie du corps qui rend possible l'atteinte d'une ouverture, d'une paix et d'une disponibilité intérieure. Cet état permet à l'être de rayonner, de lâcher prise et, dans la voie de la sagesse orientale, de renouer avec la nature originelle de l'esprit : « Apprendre le Zen, c'est nous trouver, nous trouver, c'est nous oublier, nous oublier, c'est trouver la nature de Bouddha, notre nature originelle². » Trouver la nature de Bouddha signifie donc retrouver la condition naturelle de l'esprit : « Plus nous nous rapprochons de cet état normal de conscience, de cet esprit pur, plus nous pouvons créer autour de nous une ambiance rayonnante, fécondante, bienfaisante³. » C'est cet état éveillé de la conscience, d'une conscience qui ne réside pas dans les discours du mental, que Pol Pelletier transmet au spectateur d'*Océan*. Elle raconte, bien sûr, son expérience auprès du maître mais, par la qualité de sa présence, elle rend palpable cet état rayonnant fortement communicatif. Le spectateur a l'impression vive que, lorsqu'elle parle, ses yeux plongent dans les siens ; cet acte de présence, rare au théâtre, établit un courant qui fait en sorte que l'on se sent profondément et personnellement concerné par ce qui se déroule devant nous. Sa parole nous traverse, atteint au cœur de nous-mêmes de façon à ébranler

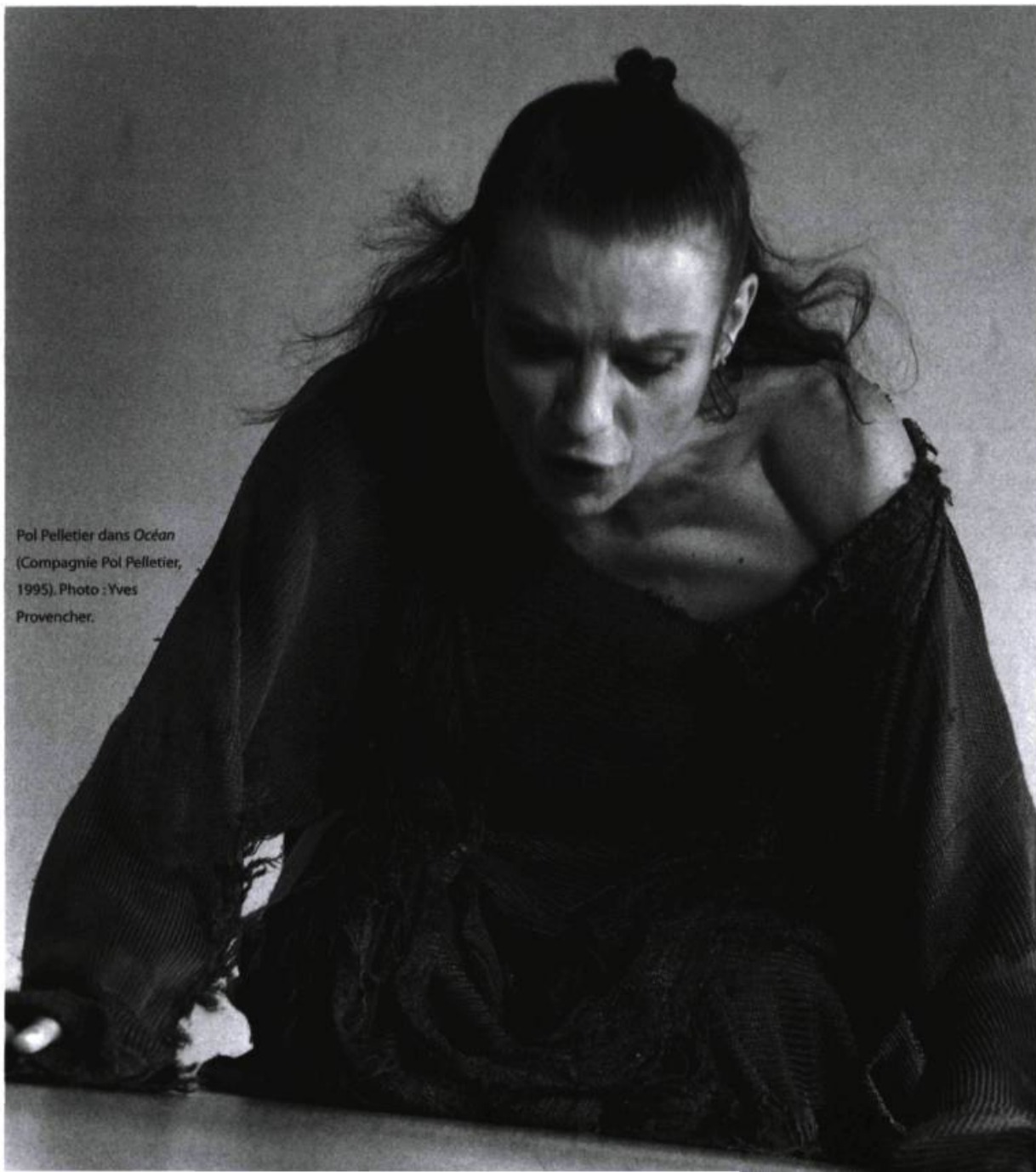


Bouddha paré, XI^e-XII^e siècle,
Inde du Nord-Est. Londres,
Victoria and Albert Museum.

2. Maître Dogen, cité par Taisen Deshimaru, dans *la Pratique du Zen*, Paris, Albin Michel, 1981, p. 27.

3. *Ibid.*

cette position confortable de spectateur-observateur protégé par la distance qui nous sépare de la scène : cette frontière est soudainement effacée par l'énergie qui traverse notre corps malgré la distance, nous faisant vivre une expérience troublante. La spiritualité, ici, touche à cette nature immatérielle de la conscience qui, par la pratique de la méditation et différents entraînements physiques, peut atteindre d'autres niveaux d'éveil ou d'autres états d'énergie. Cette pensée peut paraître un peu



Pol Pelletier dans *Océan*
(Compagnie Pol Pelletier,
1995). Photo : Yves
Provencher.

ésotérique à nos yeux, mais elle relève essentiellement du domaine de l'expérience intérieure, que Pol Pelletier a développé à force de pratique.

Retrouver l'état originel de la conscience, c'est aussi renouer avec un savoir archaïque : « La destruction de la raison / L'abandon aux pulsions / Je ne suis pas en Inde. / Je suis en Grèce dans l'Antiquité. / Dionysos m'entraîne dans la montagne » (p. 37). La forme de spiritualité orientale dont s'inspire Pol Pelletier amène cette dernière à remettre en question les valeurs qui fondent notre société : « Mon environnement, ma société, ma culture, sont desséchants. [...] Où est Dionysos dans ma culture ? » (p. 38) Cette quête intérieure est associée à la fête, à la célébration collective, afin de retrouver le plaisir d'être ensemble dans une dépense d'énergie qui doit passer par le corps, afin de court-circuiter cet espace mental qui juge, freine, raisonne : « Toute ma société, toute ma culture, toute mon éducation, sont dans mon mental. Sortez-les de ma peau ! [...] Dans le mouvement, dans l'ivresse, dans l'élan » (p. 43). Cette effervescence dionysiaque qui instaure une correspondance profonde entre les êtres est, selon Maffesoli, une duplication de « l'union cosmique⁴ ». Selon cette optique, la spiritualité et le plaisir s'allient afin de réaliser le dépassement du moi et sa dissolution dans « l'Océan universel ». On comprend, à la lumière du cheminement de l'actrice, comment sa vision du travail de l'acteur a pu changer radicalement. La fondation du *dojo* (lieu de la pratique de la Voie) en 1988 correspond à sa volonté de créer un lieu d'entraînement continu pour l'acteur. Cet entraînement exige de l'acteur de travailler en profondeur ses états de conscience à partir du corps. « Qu'est-ce que la conscience? La conscience n'est pas dans la tête. Ça, je le sais depuis l'Inde. Quand on pense que la conscience est dans la tête, on traîne son corps derrière soi comme un poids. » (p. 63) L'acteur devient un initié moins aux vérités d'un monde invisible qu'aux potentialités énergétiques du corps et de l'esprit. Il doit devenir un être éveillé, afin d'être en mesure de recréer sur scène ce lien vibrant avec la salle. La fascination de Pol Pelletier pour la présence rayonnante de son maître l'a amenée à rechercher les lois de cette présence qui, selon elle, dépendent essentiellement de l'arrêt du mental. Recréer sur scène cette qualité de présence revient à tisser les fils invisibles de cet « être-ensemble⁵ » qui, avec Pelletier, prend la forme d'une communion festive.

La spiritualité, qui a trait à la nature immatérielle de l'âme, se conçoit en fonction de la mort. Objet de peur et de refoulement en Occident, la mort est davantage perçue comme un passage dans la philosophie orientale. Lorsque l'actrice raconte l'agonie et la mort de sa mère, elle le fait de façon à faire sentir que cette mort n'est qu'un changement d'état. Son récit de l'agonie est épique et n'a rien de pathétique : « Ses yeux énormes / ouverts / exorbités / Sa bouche est ouverte / Ses dents sont sorties / On dirait qu'elle a le mors aux dents / J'entends un cheval qui galope / Elle galope / Elle prend son élan [...] C'est l'acte le plus courageux que j'ai vu de ma vie ! / Mourir c'est un acte! / C'est un grand acte ! » (p. 72) Elle fait revivre ce passage avec une telle intensité qu'on a l'impression d'avoir galopé à ses côtés jusqu'à ce que l'âme, dit-elle, se soit détachée du corps. *Océan* est porteur d'une vision spirituelle de l'existence qui

4. Michel Maffesoli, *l'Ombre de Dionysos*, Librairie des Méridiens, 1985, p. 19.

5. L'expression est de Maffesoli.

passer par l'épreuve concrète de la mort, laquelle, dans la perspective de l'actrice, constitue un passage, une migration : « L'âme de ma mère est rentrée dans la nature. Ah ! C'est ça ! Les âmes des mères mortes vont se fondre dans la nature et ça fait un grand cœur maternel, une symphonie qui te berce » (p. 81).

La mort est, dans notre société, une réalité à la fois omniprésente (dans les médias, par exemple) et évacuée spirituellement. Nous sommes désarmés devant la mort, parce que notre société, en jetant l'opprobre sur la religion catholique et ses abus passés, a jeté du même coup le blâme sur toute forme de spiritualité. Ceux qui ont rejeté la religion ont donné naissance à une nouvelle génération qui, au pire, sombre dans un individualisme et un matérialisme insensés (une façon d'atténuer, par accumulation, un sentiment aigu de vide intérieur) et qui, au mieux, cherche, parfois maladroitement, à redonner sens et âme à sa vie. Pol Pelletier est de ceux qui redonnent un sens spirituel à l'existence et à la mort, par la voie du théâtre, qui redevient un lieu d'où l'on peut encore ressortir transformé intérieurement. La spiritualité commence avec le dépouillement intérieur, abandon du moi et de l'*ego*, et avec l'acceptation de la mort comme un passage, une dissolution dans l'Océan de la vie, et au-delà : « J'écoute la VIE. Moi, à peine un germe, une graine, une goutte d'eau. » (p. 84) Cette pensée dérange profondément notre vision du monde, et Pol Pelletier n'a pas été épargnée par les accusations : on lui a reproché de jouer au gourou, de céder à l'ésotérisme ou au nouvel âge. Pourtant elle ne prêche pas, elle ne fait que raconter des histoires vivantes qui nous rappellent que notre corps est habité d'une âme. Nous avons, collectivement, plus que jamais besoin de nous en souvenir. **■**